« Comment préserver l'humanité face à la banalisation de la guerre ? »

Transcription du discours de Monsieur Jürg Lauber, Vice-Président du CICR

Discours prononcé à l'issue de la 112e Assemblée générale de la Croix-Rouge genevoise, jeudi 28 juin 2026, à l'Espace Tourbillon.

Lien vers la vidéo

« Monsieur le président, Madame la directrice générale, chers amis, c'est vraiment un plaisir pour moi d'être ici ce soir, d'autant plus que je retrouve des amis et des collègues que j'ai connus dans d'autres fonctions. Je suis vraiment très impressionné par la Croix-Rouge genevoise, par vos activités, par le sentiment d'engagement qui vous anime et par cette ambiance que j'ai ressentie ce soir. C'est vraiment un privilège et un plaisir d'être parmi vous ce soir.

Je vous transmets les salutations de la présidente du CICR, Madame Mirjana Spoljaric Egger, et de la directrice des opérations, Yasmine Praz-Dessimoz. Elle aurait beaucoup aimé être à ma place ce soir, mais elle a été appelée en mission à l'étranger.

Parler ici, à Genève, devant celles et ceux qui incarnent, dans cette ville, l'esprit du Mouvement au quotidien, est un honneur pour moi en tant que nouveau vice-président du CICR.

Permettez-moi de planter le décor, brièvement, avant de revenir à Genève. Le monde compte aujourd'hui environ 130 conflits actifs, soit le double du nombre que nous comptions en 2009. Plus de 20 d'entre eux durent depuis plus de 20 ans, en Afghanistan, en Israël et dans les territoires occupés, au Soudan, au Yémen, en Syrie, en Colombie, pour n'en citer que quelques-uns.

Ce ne sont plus des crises ponctuelles que l'on traverse. Ce sont des guerres qui s'installent, qui deviennent un paysage permanent pour des générations entières qui n'auront connu que la guerre autour d'elles.

Ce qui a changé, ce n'est pas seulement le nombre. C'est aussi la manière dont ces conflits se déroulent et dont on les justifie.

Je prends un exemple très concret, que nous observons au quotidien sur le terrain : une attaque contre un hôpital.

Il y a quelques années encore, une telle attaque suscitait un choc immédiat ; le statut protégé de l'hôpital était reconnu par défaut, l'attaque était condamnée et faisait la une pendant des jours.

Aujourd'hui, le réflexe s'est inversé : c'est à l'hôpital de prouver qu'il n'abritait pas de combattants, indépendamment du nombre de blessés ou de morts. Le fardeau de la preuve s'est déplacé des belligérants vers les victimes.

La plupart d'entre nous, dans cette salle, avons grandi dans un siècle qui avait tiré les leçons de l'indicible. Après la Seconde Guerre mondiale, le monde avait dit « plus jamais ça », et avait bâti des garde-fous pour empêcher le retour du pire.

Cette promesse vacille aujourd'hui. Nous glissons, lentement, d'un état d'esprit d'après-guerre vers un état d'esprit de préparation à la guerre.

Et c'est peut-être cela le plus inquiétant : non pas que la violence existe, elle a toujours existé, mais que nous recommencions, collectivement, à nous y résigner.

Je pourrais passer le temps qui me reste à détailler comment le CICR et ses partenaires du Mouvement tentent, chaque jour, de répondre à cette réalité. Mais pour l'Assemblée générale de la Croix-Rouge genevoise, je préfère me concentrer sur Genève, et sur la manière dont vous, nous, pouvons préserver l'humanité face à cette banalisation.

Le lien entre la Croix-Rouge genevoise et le CICR n'est pas toujours aussi lointain que vous pourriez le penser.

Au-delà de notre coopération, notamment lors de diverses manifestations à Genève, comme la Journée du 8 mai ou le Prix Art et Humanité, votre action en faveur des populations établies à Genève, qui, pour certaines, proviennent des zones de conflit précédemment citées, représente l'un des premiers remparts : par les gestes de premiers secours que vous dispensez, par l'accueil que vous offrez aux personnes migrantes, et plus largement par la présence simple et régulière que vous apportez à celles et ceux que la société oublie.

Je voulais donc vous parler ce soir non pas de la guerre lointaine, mais de quelque chose de plus proche : la manière dont la guerre s'installe, ici aussi, dans nos esprits, comme une fatalité, car c'est bien de cela qu'il s'agit.

La banalisation de la guerre n'est pas seulement un phénomène qui se joue sur les théâtres de conflits. Elle commence ailleurs : dans la façon dont nous en parlons, dont nous l'écoutons, dont nous finissons, sans nous en rendre compte, par nous y habituer.

Comme je vous le disais, une frappe sur un hôpital, qui, hier encore, faisait la une pendant des jours, devient aujourd'hui une ligne dans un fil d'actualité, vite remplacée par une autre.

Ce n'est pas que nous soyons devenus insensibles par nature. C'est que la répétition use, et que l'usure ressemble à s'y méprendre, à l'indifférence.

Ce glissement est dangereux pour une raison précise : les normes qui protègent les civils, les blessés, les hôpitaux, ne tiennent pas par la seule force du droit. Elles tiennent parce que nous tous, l'opinion publique, les citoyennes et citoyens, continuons d'y croire et de les exiger.

Le droit international humanitaire n'est pas une mécanique abstraite qui fonctionne toute seule. Il vit de l'indignation qu'il suscite quand on le viole. Le jour où cette indignation s'épuise, le droit perd sa force, bien avant qu'aucun texte n'ait changé une seule virgule. C'est exactement ce que nous observons. Non pas une disparition soudaine des règles, mais leur érosion silencieuse, par lassitude collective. Cette lassitude n'est pas réservée aux zones de conflit. Elle se cultive aussi très loin des bombes, chez nous, sur nos écrans, dans nos conversations,

y compris ici en Suisse, à Genève, ville qui porte pourtant dans son histoire la démarche d'un homme qui a refusé, lui, de détourner le regard.

Je pense évidemment à Henri Dunant. On le cite souvent pour Solferino, pour les corps abandonnés sur le champ de bataille.

Mais ce qui me frappe aujourd'hui, c'est moins le champ de bataille que ce qui s'est passé après : un homme seul, sans mandat, sans institution, qui rentre à Genève et qui parvient à convaincre quatre autres citoyens genevois de l'accompagner. Cinq personnes, autour d'une table dans cette ville. Pas des chefs d'État. Pas des armées. Des citoyens.

C'est cela, l'acte fondateur : la conviction que des individus ordinaires, organisés et déterminés, peuvent infléchir le cours de l'histoire. Vous êtes les héritiers directs de ce geste-là. Ensemble, nous sommes le Mouvement.

Lorsque j'ai souhaité réfléchir à cette intervention sur l'importance de préserver l'humanité face à la banalisation de la guerre, je tenais à vous rappeler que la prévention de la guerre, ou encore la réponse qui lui est apportée, ne se jouent pas seulement dans les couloirs diplomatiques ou dans les textes juridiques.

Elle se joue aussi, et peut-être surtout, dans ce que vous faites ici, à votre échelle.

Quand vous formez un adolescent aux gestes qui sauvent, vous lui transmettez l'idée qu'une vie humaine vaut qu'on s'arrête pour elle, quelle qu'elle soit.

Quand vous accueillez une famille qui a fui un conflit, quand vous lui parlez des principes de la Croix-Rouge, vous lui rappelez, par votre seule présence, qu'elle n'est pas réduite à un chiffre dans une statistique migratoire.

Quand vous organisez une collecte de sang, vous rappelez à toute une communauté que la solidarité n'est pas un supplément d'âme, mais une infrastructure essentielle, qu'il faut entretenir avant la crise, et non découvrir au moment de celle-ci.

Ce sont des gestes modestes, en apparence. Mais c'est précisément leur accumulation, leur répétition, leur normalité tranquille, qui constitue le contrepoids le plus solide à la normalisation de la brutalité.

On ne combat pas la banalisation de la guerre par des discours seulement. J'en fais un ce soir et j'en mesure les limites, lorsque je pense au témoignage récent que j'ai entendu de ma collègue, cheffe d'hôpital à Gaza, qui a dû traiter plus de 30 patients par jour au cours de ses neuf derniers déploiements.

Nous devons partout, que ce soit sur le terrain ou ici à Genève, combattre avec la plus grande détermination la banalisation des conflits.

Ce soir, en votre présence, j'aimerais ajouter un mot sur le langage, car il me semble que c'est là que tout commence à basculer. Les mots que nous employons façonnent ce que nous sommes capables, ensuite, de tolérer.

Quand on cesse de dire « civil » pour dire « dommage collatéral », quand on cesse de dire « enfant » pour dire « perte acceptable », on ne décrit pas seulement autrement la réalité : on prépare le terrain pour qu'elle devienne plus acceptable.

Vous, dans vos formations, dans vos publications, dans les mots que vous employez devant les écoles que vous visitez, vous avez un pouvoir réel sur ces terrains-là. Refuser certains mots, en choisir d'autres, c'est déjà un acte de formation et de résistance à la banalisation.

Il y a aussi une vigilance à exercer envers nous-mêmes. Il est tentant, face à l'ampleur des crises actuelles, de céder au sentiment que rien de ce que nous faisons, à notre niveau, ne pèse vraiment.

C'est un piège. C'est précisément ce sentiment d'impuissance qui nourrit, à grande échelle, l'acceptation tranquille de l'inacceptable. Le jour où l'on pense que la guerre est inévitable, on cesse de chercher à la limiter. Le jour où l'on pense qu'une vie compte moins qu'une autre selon le lieu où elle s'éteint, on a déjà perdu quelque chose d'essentiel, bien avant la prochaine bataille.

Genève a dans ce contexte une responsabilité particulière, et vous en êtes une part vivante. Cette ville n'est pas la capitale humanitaire par accident administratif ; elle est devenue, grâce à des gestes comme celui de Dunant et de ses quatre compagnons, un lieu où l'on continue de croire qu'il existe des limites à ne pas franchir, même en temps de guerre.

Faire vivre cette conviction localement, concrètement, au sein d'une assemblée comme la vôtre, c'est contribuer directement à ce que Genève demeure ce lieu-là, et non un simple décor pour des conférences internationales.

Alors oui, je sais que le contexte mondial est lourd, je sais que vous le mesurez, vous aussi, par les appels que vous recevez, par les visages que vous croisez, par les besoins qui ne cessent de croître.

Mais j'aimerais vous dire, ce soir, que votre engagement n'est pas une réponse symbolique à des crises trop grandes pour vous.

C'est, très précisément, l'antidote à la banalisation : un refus quotidien, renouvelé, de regarder ailleurs.

L'histoire ne nous demandera pas si la tâche était simple. Elle nous demandera si nous avons eu le courage d'agir et de rester humains.

Merci beaucoup ! »